

JERZY LIS

Uniwersité Adam Mickiewicz, Poznań

LE RÉCIT BIOGRAPHIQUE FACE À LA GRANDE HISTOIRE :  
*LES ÉBLOUISSEMENTS* DE PIERRE MERTENS

Abstract. Lis Jerzy, *Le récit biographique face à la grande Histoire : « Les éblouissements »* de Pierre Mertens [Biographical narrative in relation to Great History : *Les éblouissements* by Pierre Mertens], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXIX/1: 2012, pp. 69-79, ISBN 978-83-232-2410-5, ISSN 0137-2475, eISSN 2084-4158.

Pierre Mertens' novel *Les éblouissements*, published in 1987, is a fictionalised biography of a famous German poet Gottfried Benn, who made the biggest mistake of his life agreeing to support the National Socialist regime during several months. Mertens reconstructs the poet's life trying to understand the reasons of his commitment, considered by the intellectuals of that time to be a betrayal. Mertens' text is an illustration of the relationship between the individual and the historical past and, at the same time, an example of problemising the biographical factor in relation to Great History. Playing with the double signification of the word 'éblouissement', the novelist offers his own interpretation of the German poet's double life.

Keywords. French novel, fiction, fictionalised biography, History, double life

Le grand succès des récits biographiques durant ces trois dernières décennies nous autorise à nous poser une question concernant les rapports entre la littérature et l'histoire. Cela relève non seulement de la nature de la biographie qui est une forme focalisée sur la reconstruction de l'existence d'un individu dans un contexte historique, voire politique, social, culturel ou tout simplement situationnel, mais aussi de la nécessité de plus en plus manifeste de reconsidérer l'histoire par le biais de l'écriture biographique, ce qui n'est pas restée sans conséquence pour le choix de certains thèmes de prédilection que sont l'étrangeté du passé ou les hasards du destin d'un individu. De nouvelles formes de réinvestissement dans la relation de l'individu avec le vécu dont parle Dominique Viart (2009 : 11-39) ne cessent de contribuer aux mutations de la littérature contemporaine dont on sait qu'elle reste particulièrement sensible au passé. L'abondance des formes qui exploitent la matière historique, tels récits de filiation, autofictions ou fictions biographiques témoigne de l'intérêt de la littérature des trente dernières années pour la grande Histoire et pour celle qui reste toujours moins connue, méconnue ou oubliée, ou encore pour celle qui se joue au-dessous des grands événements.

Bien des écrivains qui puisent la matière de leurs livres dans la biographie de l'individu renoncent de plus en plus souvent aux grandes synthèses pour se consacrer davantage aux aspects choisis de grands événements historiques ou de vies exemplaires. Les observations et les analyses des phénomènes à l'échelle universelle ou individuelle commencent à se faire à la loupe, ne serait-ce que pour proposer les visions plus détaillées des choses. Dans ce changement de perspective il s'agit surtout de problématiser des phénomènes et des comportements humains pour comprendre la singularité de l'existence individuelle et finalement pour arriver à une certaine vérité qui naît d'une tension entre le respect de l'argumentation, la précision des données factuelles, l'objectivité du discours et la nécessité de subordonner cette vérité à des fins aussi secrètes que personnelles. Ces facteurs sont déterminants pour la création du texte biographique, mais on sait en même temps que la vérité recherchée par le biographe à l'aide des archives et des témoignages renvoie rarement à une réalité historique objective, si objectivité il y a. Les biographes ont généralement tendance à sacrifier la rigueur scientifique soit à leur mythologie personnelle, soit à la fiction propre à la narration romanesque (Madélenat, 2007 : 71-89). La séparation entre le registre romanesque et historique est souvent illusoire ce dont parle l'écrivain-biographe Jean-Benoît Puech dans son livre *Louis-René des Forêts, roman*, une biographie fictive et critique de l'écrivain éponyme :

La différence n'est pas entre le roman et le témoignage, mais entre les façons de les lire, l'un comme l'autre : en historien qui cherche à démêler le réel de l'imaginaire, ou en littéraire qui aime un témoignage comme une fiction parce qu'ils sont vrais – mais d'une vérité qui se manifeste aussi bien dans les fables que dans les faits<sup>1</sup>.

Puech prévient son lecteur que le texte biographique doit être perçu comme un jeu entre la fiction et le témoignage. L'ambivalence de la relation, très compliquée d'ailleurs et ô combien romanesque entre Puech et des Forêts ne diffère en rien de ce qui est envisagé dans la structure de la relation biographique traditionnelle qui implique, outre un sujet et un objet, un tiers commun, interprété par Daniel Madélenat (1984 : 1<sup>er</sup> chapitre) comme une tradition (en amont) et un lecteur (en aval). Ces deux éléments sont indispensables pour la lecture, culturelle et historique, de tout texte biographique.

Si, comme le veut Puech, la fiction biographique consiste à démêler le réel de l'imaginaire ou inversement, il faut poser une question essentielle sur le traitement de la matière historique, utilisée dans les fictions biographiques de façon partielle et sélective. C'est d'autant plus important que l'écrivain s'en sert principalement soit pour soutenir le côté mystérieux de quelque fait ou la part sombre d'un personnage, soit pour mettre en relief l'ambivalence de la relation entre le biographe et le biographié. On ne saurait ne pas remarquer que l'histoire telle quelle constitue le matériau élémentaire de toute reconstruction de l'existence de quelqu'un, sans lequel la biographie serait dépourvue

---

<sup>1</sup> Cf. Puech (2002 : 52).

de sens. L'écriture de la vie d'un homme réel ou imaginaire doit s'appuyer sur une contextualisation historique, mais elle puise principalement dans les événements marginaux, perdus dans les archives, inconnus ou passés sous silence, ou encore dans les incidents ou les faits divers qui d'un côté révèlent la part anecdotique de la situation mise en scène, et de l'autre font appel à des circonstances exemplaires dans lesquelles le biographié a dû agir. La grande Histoire constitue souvent un alibi pour mettre en œuvre des situations possibles et des parcours hypothétiques, mais suffisamment fiables pour qu'ils puissent faire partie des événements officiels.

Ces réflexions qui précèdent sont en rapport avec le livre de Pierre Mertens *Les éblouissements*. Cependant, pour éviter tout malentendu lié à la lecture biographique de ce texte, il faut d'abord donner quelques explications complémentaires sur l'idée que se fait Mertens à propos de la biographie et des rapports de cette forme avec l'histoire et la littérature. Dans le corpus important de ses œuvres on trouve les textes qui témoignent de l'intérêt de l'écrivain pour les vies mystérieuses et inexplicables des personnalités choisies pour l'objet de ses investigations littéraires. Outre *Les éblouissements* (1987) qui est une biographie romancée du célèbre poète expressionniste Gottfried Benn (1886-1956), d'autres livres exploitent, du moins en partie et à des fins différentes, les vies des hommes qui ont intrigué l'écrivain. Les variations autour de la biographie concernent non seulement les personnages à identité hypothétique, comme c'est le cas de Jaime Morales, héros de *Terre d'asile* (Grasset, 1978), exilé chilien sous le régime de Pinochet qui débarque en Belgique, mais aussi les personnages historiques connus que Mertens revisite dans d'autres ouvrages : Léopold III dans *Une paix royale* (Seuil, 1995), Alban Berg dans *Lettres clandestines* (Seuil, 1990) ou Gilles de Rais, héros du livret d'opéra *La passion de Gilles* (Actes Sud, 1982). Ces ouvrages trahissent un penchant autofictionnel plus ou moins marqué de Mertens : *Une paix royale* est même considéré par l'écrivain comme son autofiction absolue (Mertens, 2001 : 51) développée à partir de la figure de l'Autre, mis dans des épreuves existentielles qui illustrent les thèmes chers à l'écrivain dont le fourvoiement, l'erreur, la trahison, la chute, etc. Se situant à un autre niveau du projet biographique, la démarche autofictionnelle reste pourtant étroitement liée avec l'exploration de la vie de l'Autre.

Tout en évoquant l'intérêt de Pierre Mertens pour le biographique, il est nécessaire de souligner qu'il n'est point question de fidélité à la forme de la biographie que l'écrivain belge conteste ouvertement. Dans un entretien donné à Stéphane Lambert en 1999 Mertens s'est montré très sévère vis-à-vis de la biographie, laquelle ne permet pas à l'auteur de s'épancher librement :

La plupart des biographes sont des juges d'instruction, c'est-à-dire qu'ils accumulent des témoignages à charge et à décharge, des pièces probatoires. Ils font un travail de flic. Il y a de grands flics et il y a donc de très bons biographes. Mais c'est du rase-mottes [...]².

<sup>2</sup> Cf. Lambert (1999 : 139).

Dans le même entretien il déclare avoir lu la biographie, « biographie respectable », dit-il, de Marguerite Duras par Laure Adler, mais : « [...] elle ne m'a strictement rien appris que je ne connaisse déjà au moins intuitivement [...] »<sup>3</sup>. Mertens est persuadé que la biographie de l'auteur du *Ravissement de Lol V. Stein* n'a posé aucune interrogation intéressante qui justifierait sa publication. Provoqué par Stéphane Lambert, il est allé plus loin dans sa critique de la biographie en constatant que puisqu'on ne peut pas reconstruire à la lettre la vie d'un homme, toute biographie est fautive par principe. Mertens trouve même que la reconstruction fidèle de la vie du biographié, y compris des péripéties anodines, est dépourvue de sens<sup>4</sup>. Dans cette opinion on entrevoit quelque hésitation de l'écrivain qui en 1998, année de la réalisation de l'entretien, est déjà l'auteur connu de plusieurs textes à caractère biographique. D'un côté il constate la fausseté de cette forme, inapte à révéler la vérité du biographié, et de l'autre il fait appel au biographique qu'il considère comme élément important dans la création littéraire. Il est parfaitement conscient que la contextualisation historique des romans s'appuie sur le biographique des personnages censés véhiculer quelque vérité d'ordre général. À partir d'un cas particulier Mertens construit une fiction qui résume l'impact de la grande Histoire sur l'existence individuelle. Or, nous avons affaire à une certaine instrumentalisation du biographique qui fait que la vie d'une personne n'est intéressante pour l'écrivain que si elle est marquée par l'implication de l'individu dans les événements : « Je ne crois à l'Histoire avec un grand H que quand elle passe à travers les petites histoires avec un petit h »<sup>5</sup>. Derrière ces petites histoires se cachent finalement les circonstances dans lesquelles l'individu a dû agir au moment où se jouait la grande Histoire.

L'idée de reconstruire la biographie de Gottfried Benn est venue à Mertens à la suite de la lecture du texte autobiographique du poète allemand intitulé *Double vie*, paru en Allemagne en 1950 et connu dans la traduction française depuis 1954. Il s'agit plus exactement de deux autobiographies réunies en un seul volume : *Curriculum d'un intellectuel* qui date de 1934 et *Double vie* de 1950. Dans la première autobiographie Benn évoque sa trajectoire. Il analyse les problèmes de l'hérédité et relate son enfance et son éducation dans la famille protestante qui vivait dans une région pauvre au-delà de l'Oder. Le poète confie son attitude vis-à-vis de la guerre de 1914 et il décrit également une certaine ambiance nihiliste qui accompagnait ces événements. La seconde autobiographie, celle qui a donné le titre à l'ensemble, est une tentative d'autojustification. C'est cette partie de *Double vie* qui a intrigué Pierre Mertens et l'a poussé à revisiter la biographie de l'Allemand. Dans sa conférence « Vérité de la fiction » l'écrivain belge explique ainsi l'effet qu'a fait sur lui la lecture de l'autobiographie de Benn :

<sup>3</sup> Lambert (1999 : 139).

<sup>4</sup> Lambert (1999 : 136).

<sup>5</sup> Lambert (1999 : 140).

[...] *Double vie* n'était un témoignage tellement passionnant que parce qu'il était plein de blanc, plein de silences, et qu'il fallait donc essayer de les combler, de les rectifier, de guérir ce livre de son révisionnisme partiel, de combler les blancs de ce livre pour lui faire dire ce qu'il ne disait pas<sup>6</sup>.

Étant resté sur sa faim, Mertens a donc décidé de reconstruire la biographie du poète allemand sous forme romanesque « en s'interdisant des explications réductrices, schématiques, et toujours appauvrissantes »<sup>7</sup>.

Avant de passer aux *Éblouissements* il faut revenir au texte de Benn pour avoir une idée sur le contenu de cette autobiographie, jugée insatisfaisante par Mertens. Gottfried Benn explique tout d'abord les raisons pour lesquelles, en 1933, il est resté en Allemagne alors que bien de ses amis écrivains et artistes étaient en train de fuir le pays. Contrairement à tant d'autres qui ont choisi l'émigration extérieure, Benn a préféré rester comme un émigré intérieur. Il trouvait que puisqu'il était surtout médecin et qu'il vivait loin du monde politique, il n'avait aucune raison valable de quitter l'Allemagne et de contester la légalité du régime politique de son pays. N'étant pas membre du parti national-socialiste, il ne connaissait pas son programme, mais il était conscient des thèses antisémites, même si pour lui la question juive ne s'est jamais posée. Le texte de *Double vie* comprend également la réponse de Benn à la lettre de Klaus Mann qui lui a reproché de s'être rallié au régime nazi ainsi qu'une série de réflexions sur le rôle de l'artiste, l'art et l'histoire. Il explique surtout son ahistoricisme et prend ses distances avec l'idée de l'engagement politique de l'artiste. Pour éviter des interprétations erronées de ses engagements, Benn a jugé nécessaire de parler en simple artiste qui, par nature apolitique et antimilitariste, s'est vu entraîné par la grande Histoire. Il a très mal vécu l'ostracisme dont il a été frappé par ses confrères et amis et il ne s'attendait pas qu'il allait devenir victime du régime. Il perdra bientôt toutes les fonctions au sein des institutions littéraires à cause du caractère expressionniste de sa poésie que les national-socialistes n'ont jamais accepté, il aura aussi beaucoup de mal à prouver ses racines aryennes, son nom de famille ayant été associé au mot hébreu de ben (fils). Dépassé par les événements, il s'est décidé à arrêter toute activité littéraire pour exercer le métier de médecin de la Wehrmacht à Hanovre. Ainsi s'est-il condamné lui-même à la mort littéraire et politique.

Le titre de son autobiographie n'est pas donné au hasard. Dans un sous-chapitre titré également *Double vie* Gottfried Benn justifie les raisons de la séparation entre sa vie privée, sociale et politique, et ses activités artistiques. Il est convaincu que les engagements de l'individu ne vont jamais de pair avec le travail de créateur et qu'ils font partie de deux univers différents. En tant que partisan de la dualité il trouve même qu'il a toujours mené une double vie, cultivée sans aucune contrainte

---

<sup>6</sup> Cf. Mertens (2001 : 50).

<sup>7</sup> Mertens (2001 : 50).

– deux en un, médecin et poète à la fois. Conformément à sa vision de l'existence, il a consciemment accepté ce dédoublement de la personnalité pour assurer à sa création une certaine autonomie. Cependant, sous les réflexions sur la double vie se cache le mépris de l'histoire falsifiée par les historiens à l'aide des jugements exprimés ex-post et formulés toujours selon des critères douteux, ne serait-ce que pour arranger les régimes au pouvoir. La négation de l'histoire relève du nihilisme que Benn considère comme une réalité intérieure, elle-même conditionnant la vision esthétique des choses d'où est exclue la possibilité de l'histoire telle quelle. C'est dans ce sens-là que le poète oppose la vie à l'art, en déclarant que la double vie était pour lui un mode d'être de l'homme créateur (Orłowski, 1998 : 7-32).

L'histoire de Gottfried Benn reconstruite par Pierre Mertens dans *Les éblouissements* respecte de manière générale la chronologie de la biographie traditionnelle, excepté le premier chapitre qui évoque le séjour de Benn à Knokke-Le Zoute en 1952, soit quatre ans avant sa mort. Les six chapitres suivants décrivent les étapes qui ont marqué la vie du poète et que le romancier choisit pour développer sa thèse sur « l'erreur d'une vie et la vie d'une erreur »<sup>8</sup>. Les parties consécutives du roman sont donc focalisées sur les dates symboliques liées chronologiquement à ses études en médecine (1906), le séjour à Bruxelles pendant la Grande Guerre (1916), la carrière médicale et poétique (1926), l'histoire du flirt de Benn avec le national-socialisme (1936), l'après-guerre (1946) et la dernière année de la vie du poète (1956).

Mertens ouvre son roman par la citation de T.S. Eliot, tirée de son poème écrit en 1922 *La terre vaine* – « Nous avons existé par cela, cela seul / Qui n'est point consigné dans nos nécrologies ». Cette pensée illustre l'un des paradoxes de l'existence humaine : n'est retenu par la mémoire collective que ce qui est secondaire ou sans importance dans la vie d'un homme. Le vers d'Eliot apporte également quelque éclaircissement à propos du projet de Mertens. La volonté d'inscrire dans la grande Histoire ce qui n'est pas consigné dans les nécrologies, voire ce qui nuit à l'honneur de l'homme, implique en quelque sorte l'usage des petites histoires censées donner une juste mesure à la portée historique de l'individu même si elles finissent par ternir sa réputation.

Le récit biographique commence par une séquence qui relate une réunion internationale de poètes dans une station balnéaire belge. On retrouve Gottfried Benn préoccupé par sa poésie et désintéressé des affaires politiques. Le poète est en train de faire le bilan et s'interroge sur le sort que l'histoire lui a ménagé ainsi que sur la survie du Moi après les deux guerres mondiales. Mertens présente Benn comme le dernier grand poète de sa génération qui a survécu aux horreurs du régime nazi, mais en même temps celui qui depuis quarante ans « incarn[ait] toutes les contradictions de son temps, de son pays » (p.18)<sup>9</sup>. On voit donc le poète déçu par la grande Histoire

<sup>8</sup> Cf. Avant-propos par Pierre Mertens pour l'édition de 1998 (Paris : Seuil, coll. « Points »).

<sup>9</sup> La pagination renvoie à l'édition mentionnée dans la note ci-dessus.

et satisfait du silence de l'entourage à propos de son erreur politique. Mertens met en relief la question d'une double vie, comprise non comme une pratique de deux existences opposées, mais plutôt comme une espèce de deux vies parallèles que seules les circonstances peuvent justifier. Il est question d'un double métier de Benn – médecin spécialiste en maladies vénériennes et poète, d'une double attitude vis-à-vis de l'histoire – à la fois haine et fascination, et bien entendu la question de sa position à l'égard du régime nazi – égarement et mutisme. Par ailleurs le lecteur est introduit dans la problématique du livre par une double vision du poète : la grande figure de la vie littéraire en Allemagne a été séduite par le régime et en même temps frappé de cécité, ébloui deux fois comme le suggère le pluriel du titre du roman *Les éblouissements*.

Le respect de la chronologie biographique permet à Mertens d'envisager la vie du poète allemand comme une suite d'événements qui font de lui un être fasciné par la réalité qui allait le trahir et, par la suite, enlaidir son image d'artiste expressionniste. Dans le chapitre « Berlin 1906, les corps morts » Mertens décrit le jeune étudiant qui, en tant que futur médecin, prend conscience des « corps humiliés des vivants et ceux abandonnés à la mort » (p. 50) et pense transposer en langage poétique ce que en général les hommes cachent et taisent. La voie de Gottfried vers la création expressionniste, sa fascination par la mort et ses essais poétiques avant la publication du premier recueil *Morgue* en 1912 sont décrits dans la perspective des relations avec ses parents qui constituaient un mélange de culture allemande et romane (le père d'origine allemande était pasteur, alors que sa mère était Suisse francophone). Mertens met l'accent sur la naissance de la sensibilité poétique du jeune homme qui commence à douter de la réalité de tout (cf. p. 76), surtout au moment où sa mère est sur le point de mourir et le père empêche le fils de soigner la malade. La dimension biologique de la condition humaine, vécue au niveau professionnel et familial, a déterminé le caractère original de la perception de la réalité qui est à l'origine de sa conception de la double vie. Sa spécificité relève d'une espèce de dissonance entre le penser et le parler (Orłowski, 1998 : 7-32). Chez Benn cela se manifeste par un dédoublement des concepts qui se rapportent directement à sa vie et à sa profession, mais qui soulignent encore davantage l'incompatibilité des mots et des actes.

Dans une atmosphère sombre de la première guerre mondiale, décrite par Mertens dans la partie suivante « Bruxelles, 1916. L'extase », Benn séjourne à Bruxelles en qualité d'« expert en balistique vénérienne » (p. 88), dans une ville où la mort et la vie se côtoient quotidiennement. Il soigne les soldats et les prostituées, et continue à écrire des poésies dont les thèmes renouent avec ceux du recueil *Morgue*. Mertens imagine le poète non seulement comme soldat qui soigne les malades, mais aussi comme un médecin des mots rongés par le cancer. On le voit perdre de plus en plus le sens de la réalité et se projeter dans son alter ego romanesque Rönne : « [...] pareil à lui, [il] est harcelé par un doute sur la réalité des choses et désirerait l'appréhender

comme s'il s'agissait d'une nébuleuse » (p. 109). En dehors de son activité de médecin militaire, Benn mène à Bruxelles une vie intellectuelle relativement intense. Il parle avec d'autres soldats de la vie culturelle de la capitale belge, il réfléchit sur les grands poètes allemands et français, et en compagnie de sa femme Édith visite des expositions de peinture et assiste à des concerts. C'est par l'intermédiaire de l'art et de la littérature qu'il prend conscience du paradoxe de sa vie et de la réalité qui l'entoure. Alors que le tableau de Breughel *La chute d'Icare* représente pour lui l'œuvre d'un homme sans illusion, dans le livre de De Coster *Thyl Ulenspiegel* il découvre un parallèle entre sa situation de soldat allemand à Bruxelles et l'histoire « d'un peuple libre en proie au sinistre envahisseur espagnol » (p. 113). Benn est séduit par l'éternelle fiancée de Thyl – Nele qui incarne l'amour spontané et naturel de l'humanité. C'est ce prénom que le poète donnera à sa fille unique, confiée après la mort de sa femme à une danseuse danoise et en même temps sa maîtresse Ellen. Pierre Mertens présente cette période de la vie de Benn comme la meilleure étape de sa vie, étape qui a fait naître un grand poète allemand.

La séquence la plus importante des *Éblouissements* est développée par Mertens autour de la conversation de Benn avec sa fille en 1936 à Hambourg, au moment où le poète éprouve des désagréments : il est ouvertement critiqué par les écrivains, émigrés pour la plupart, pour son attitude politique et en même temps il est interdit par le régime national-socialiste à cause de son œuvre où l'on décèle des traces d'une dégénérescence intellectuelle. L'écrivain donne à cette partie la forme d'une confession faite par le poète qui célèbre la même année son cinquantième anniversaire. En reprochant à son père d'avoir soutenu le régime, Nele veut connaître les raisons de son erreur. Elle lui rappelle qu'il professait depuis toujours que l'artiste devait se retirer de l'Histoire et ne pas se ranger du côté de ceux qui « entendent masquer sous un verbiage humaniste leur pires forfaitures » (p. 233). Benn lui explique qu'au lieu de rester fidèle au principe de sa création selon lequel l'imaginaire s'oppose toujours au non-sens de l'Histoire, il avait été, en 1933, séduit par l'Histoire elle-même et qu'il se sentait obligé à seconder l'Allemagne. Lors de cette longue justification de son éblouissement par l'imbécillité, reconstruite par le romancier à partir de documents et de témoignages, le poète s'en prend aux écrivains exilés qui n'ayant pas été obligés de partir auraient pu s'exprimer sur place ou partager le silence d'autres Allemands.

Le fragment le plus important de la discussion entre le père et la fille (qui depuis plusieurs années vit au Danemark) porte naturellement sur l'éblouissement. Ils ne se connaissent presque pas et si Nele admet que son père l'a abandonnée très tôt pour préserver sa solitude, elle n'accepte pas qu'il ait pu s'abandonner à une telle erreur. Dans le texte de Mertens Benn avoue avoir compris trop tard sa faute, mais pour Nele ces explications ne sont pas convaincantes. Elle trouve qu'il est rongé par le doute et qu'au fond il continue sa « fuite éperdue en avant, vers l'abîme » (p. 241). En reconstruisant « la vie d'une erreur et l'erreur d'une vie » Mertens permet au poète de



régler ainsi les comptes avec son passé personnel, en soulignant qu'il ne cherche pas à culpabiliser toute la nation allemande. Il semble partager l'avis du poète que l'unique vérité du créateur se trouve dans son œuvre. Ce n'est pas par hasard qu'il donne l'exemple de Martin Heidegger qui soutenait ouvertement le mouvement nazi entre 1931 et 1945. Accusé des pires méfaits, telles la trahison et la délation, il n'a jamais eu le moindre doute sur son passé, en voyant dans le régime le seul moyen de lutter contre les plus grands dangers de la civilisation moderne : l'américanisation et la soviétisation. Or, en dépit de ses convictions politiques, Heidegger restera l'auteur des plus grands traités philosophiques du siècle passé.

Une bonne partie de la conversation du père avec sa fille concerne un éventuel jugement de l'attitude du poète par la postérité. Sur ce point la fille est sévère et reste totalement impassible. Alors que le père espère être jugé par des disgraciés, Nele n'a aucune intention de fermer les yeux sur ses péchés. Elle situe au même niveau la trahison du père et celle du poète, l'erreur familiale équivaut l'erreur politique. Son éloignement après la mort de la mère est aussi honteux pour le père que le sont pour le créateur *Discours aux émigrants* et *Hommage à l'Etat nouveau*. Benn est convaincu que la vérité sur sa vie sera un jour décrite dans un livre et il souhaite qu'un tel livre paraisse. Pour Nele, la biographie de son père se limite finalement à une brève histoire d'un homme qui consacrait « tout son temps à la misère d'exister ». Dans un court passage la fille résume la vie banale d'un homme, médecin et poète à la fois, qui a préféré aussi bien l'écriture à la vie que la solitude à sa fille.

Dans les deux derniers chapitres de la biographie romancée de Benn on le retrouve à Berlin en 1946 et en 1956. Le poète se promène dans la ville ruinée et divisée en zones occupées où « l'affreuse fiction de l'Histoire s'est faite réalité » (p. 276). Face à cette image d'apocalypse il pense inventer un langage des ruines qui transcrirait aussi « le bilan de sa propre banqueroute » (p. 277). Pourtant il est incapable de distinguer si le mot « ruines » désigne celles qu'on avait faites ou celles qu'on a subies. Il retrouve petit à petit sa renommée d'avant la guerre, il reçoit des prix littéraires et participe aux rencontres avec ses lecteurs. Mertens consacre beaucoup de place à une rencontre avec un jeune lecteur qui veut connaître la vérité de Benn. Sans se prétendre inquisiteur et désintéressé de la culpabilité collective, il demande au poète de lui décrire sa traversée. Benn lui explique l'essence de ses convictions et parle d'une erreur que les autres considéraient comme fatale. S'il avait dû refaire le même chemin, il aurait certainement évité de se mêler dans les affaires politiques. La conversation du poète avec le jeune homme est en quelque sorte suspendue. Benn n'a pas définitivement avoué sa faute et les jeunes, contrairement à la génération du poète, refusent de stigmatiser sa conduite :

[...] ce que vous avez fait nous laisse toujours désemparés. Nous ne nous consolons jamais de ce qui vous est arrivé. Nous ne nous remettons pas tout à fait de ce qui *nous* est arrivé à travers vous (p. 356).

Il ne fait pas de doute que Mertens se garde, lui aussi, des jugements hâtifs. La biographie romancée de Benn se présente plutôt comme un plaidoyer préparé par le romancier en faveur du poète dont l'erreur n'était pourtant pas intentionnelle. Mertens défend l'homme qui s'est trompé et qui a refusé de faire son autocritique à quoi s'attendaient les intellectuels de sa génération, surtout les écrivains et les artistes exilés. Le romancier ne cache pas sa sympathie pour Benn qui croyait en art et en littérature en dehors de l'Histoire, et il lui accorde le droit de s'engager, d'autant plus que Benn a connu aussi la misère du peuple allemand. Au fond, dans la reconstruction de la biographie du poète Mertens met l'accent sur le paradoxe de la vie de l'auteur de *Morgue*. Celui qui a tout fait pour anéantir l'Histoire a fini par se trahir lui-même, en acceptant en 1933 l'Histoire qui a bouleversé sa vie et l'a mis dans un purgatoire pendant une dizaine d'années.

L'intérêt de Pierre Mertens pour l'histoire et pour les destinées particulières est généralement connu. Cependant le caractère sélectif des données biographiques utilisées par l'écrivain prouve que la biographie intégrale n'est possible que dans la mesure où la vie d'un individu et surtout celle d'une personnalité connue se compose aussi de manques, d'absences et de failles qui constituent le biographié et finalement informent davantage sur lui. La fictionnalisation de la biographie du poète à laquelle recourt le romancier lui permet d'explorer le côté sombre de l'individu et de comprendre en quoi un détail, un fait, une situation ou une histoire secondaires peuvent déformer l'image de la grandeur majestueuse de l'homme étudié. Cependant, en complétant la biographie par le biais de la fiction, le romancier a la possibilité de rendre à cette grandeur le caractère profondément humain : c'est bien la grande Histoire qui a empoisonné la vie du poète à cause d'un acte de citoyen que les autres ont interprété à contresens. Le plaidoyer de Mertens en faveur du poète montre que rien dans la vie d'un individu ne se laisse expliquer de manière unique et définitive.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Benn, G. (1954). *Double vie*, traduit par A. Vialatte, Paris : Éditions de Minuit.
- Lambert, S. (1999). *Les rencontres du mercredi*, Bruxelles : Ancre rouge.
- Madélenat, D. (1984). *La biographie*, Paris : PUF.
- (2007). « La biographie contemporaine au miroir du roman du biographe » in R. Dion, F. Fortier, B. Havercroft, H.-J. Lüsebrink (dir.), *Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Québec : Nota bene, coll. « Convergences ».
- Mertens, P. (1998). *Les éblouissements*, Paris : Seuil, coll. « Points ».
- (2001). « Vérité de la fiction » in G. Michaux (dir.), *Histoire et fiction*, Carnières-Morlanwelz : Lansman Éditeur.

- Orłowski, H. (1998). « Gottfried Benn albo potrzeba sensu » in H. Orłowski (dir.), *Gottfried Benn. Po nihilizmie. Eseje, szkice, fragmenty*, Poznań : Wydawnictwo Poznańskie.
- Puech, J.-B. (2000). *Louis-René des Forêts, roman*, Tours : Farrago.
- Viard, D. (2009). « Nouveaux modèles de représentation de l'histoire en littérature contemporaine » in D. Viard (dir.), *Écritures contemporaines 10, Nouvelles écritures littéraires de l'Histoire*, Caen : Lettres modernes Minard.